

ARCHIVES
D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE
DE CRIMINOLOGIE
ET DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

MÉMOIRES ORIGINAUX

UNE LETTRE DE TARDE

Puisque les *Archives d'Anthropologie criminelle* ont eu la bonne idée de réimprimer, dans leur fascicule consacré à Gabriel Tarde la charmante fantaisie, sociologique de ce poète penseur : « Fragment d'histoire future », j'espère que la rédaction me permettra de communiquer aux lecteurs une lettre que Tarde m'a écrite bientôt après la première publication de ce Fragment dans la *Revue internationale de sociologie*, en 1896. A cette époque, j'avais rencontré Tarde plusieurs fois aux congrès de l'Institut international de sociologie et aux séances de la Société de sociologie de Paris ; au deuxième de ces congrès (1895), j'avais présenté une critique indirecte de ses théories sociologiques au point de vue du matérialisme, critique à laquelle il m'a fait l'honneur de répondre. Cette preuve de bienveillance et d'autres qu'il avait données au jeune confrère que j'étais m'encouragèrent, quand j'eus lu le « Fragment d'histoire future », à adresser à Tarde une lettre dont je suis bien obligé de citer quelques passages, afin de rendre possible la compréhension et l'appréciation de la réponse du tant regretté maître.

Tout en me déclarant enchanté de cette utopie, qui aujourd'hui encore est une de mes lectures favorites, j'osais faire part franchement à Tarde de l'étonnement pénible que j'avais éprouvé à la lecture de certains passages. « Vous êtes, continuai-je, soit dit sans flatterie, en tant que sociologue et philosophe,

une personnalité tellement attachante qu'on a réellement de la peine à vous voir subir presque volontairement la domination — oserai-je dire humiliante ? — de certaines erreurs et préventions répandues dans la foule bourgeoise qui vous entoure. Les passages que je vise — vous le devinez peut-être — c'est d'abord celui où vous traitez fort injustement, à mon avis, les syndicats ouvriers (1), mais c'est surtout celui, plus important, où vous parlez de « l'erreur reconnue à présent des anciens visionnaires appelés socialistes » (2). Je protestais que ce ne sont pas les socialistes qui détruisent la vie simple, mais le capitalisme lui-même dans sa marche aveugle; que prêcher à l'ouvrier le retranchement des besoins serait l'empêcher d'améliorer son sort, mais surtout je repoussais l'accusation faite aux socialistes « de ne pas voir la nécessité de la vie esthétique ». « Tout au contraire — disais-je — l'idéal arbitraire que vous formulez en ces termes : minimum de travail utilitaire et maximum de travail esthétique, est exactement le leur... Le but qu'ils poursuivent, c'est précisément la régénération de l'homme, la restitution à l'homme de sa dignité d'homme, sa libération des forces productrices extériorisées et le dominant aujourd'hui tyranniquement et aveuglément. Et le seul moyen, vous le connaissez aussi bien que moi, puisque dans votre histoire future vous le supposez employé, généralisé, passé à l'état d'institution indiscutée et indiscutable. Le seul moyen, c'est le collectivisme ou le communisme, c'est-à-dire la propriété

(1) *Archives*, p. 597.

(2) L'erreur, reconnue à présent, des anciens visionnaires appelés socialistes était de ne pas voir que cette vie en commun, cette vie sociale intense, ardemment rêvée par eux, avait pour condition *sine qua non* la vie esthétique, la religion partout propagée du beau et du vrai; mais que celle-ci suppose le retranchement sévère de force besoins corporels; et que, par suite, *en poussant, comme ils le faisaient, au développement exagéré de la vie mercantile*, ils allaient au rebours de leur but. Il aurait fallu commencer, je le sais, dites-vous, par extirper cette fatale habitude de manger du pain, qui asservissait l'homme aux exigences tyranniques d'une plante, et des bestiaux que réclamait la fumure de cette plante, et des autres plantes qui servaient d'aliment à ces bestiaux... Mais tant que ce malheureux besoin sévissait et que l'on renonçait à le combattre, il fallait *s'abstenir d'en susciter d'autres* non moins antisociaux, c'est-à-dire non moins naturels, et il valait encore mieux laisser les gens à la charrue que *les attirer à la fabrique*, car la dispersion et l'isolement des égoïsmes est encore préférable à leur rapprochement et à leur conflit. » (*Archives*, p. 598).

collective des moyens de production. « Les travailleurs volontaires qui existaient encore, dites-vous, passaient trois heures à peine aux ateliers internationaux, grandioses phalanstères », et c'est ce qui faisait que le peuple tout entier avait le loisir de lire et de savourer les œuvres d'art. Et cela se passait encore avant la « catastrophe bienfaisante » ! Après la révolution salutaire dans les magnifiques cryptes de l'humanité intériorisée, tout est devenu collectif, jusqu'au mobilier splendide, et sans exclure, je suppose, les machines perforatrices et celles à descendre les conserves alimentaires. Et vous ne voudriez certes pas affirmer que cela eût été un détail secondaire, à côté de l'exclusion de la nature vivante et de la diminution des besoins matériels. Car supposez... le capitalisme descendu sous terre, même sous l'inspiration d'un Miltiade glorieux et d'une Lydie célestement belle : est-ce que, malgré l'absence de pain et de vêtements, la majeure partie de l'humanité n'aurait été astreinte au maximum du travail utilitaire (quoique sans utilité pour les travailleurs eux-mêmes) et réduite au minimum de jouissances esthétiques ? »

J'osais ensuite une analyse psychologique : « Il me semble qu'une âme de moine contemplateur s'est incarnée en vous et s'est laissé, depuis, influencer par la richesse et le mouvement de la vie urbaine moderne. » Et je terminais encore par ces paroles, dont moi-même je sentais l'audace : « C'est ce qui explique aussi que vous passiez un peu rêveur à côté des grandes questions sociales du temps présent... serait-ce déchoir, pour l'adorateur d'idéal, pour l'amoureux de déductions précises que vous êtes, que d'examiner à fond et sans parti pris l'idéal qui anime de nos jours des millions de travailleurs des deux mondes, et de la justice hautement, courageusement rendue aux aspirations des autres, vos rêves ne deviendraient-ils plus élevés, plus charmants encore ? »

Or, voici la réponse que l'inconnu que j'étais a reçue du grand écrivain au faite de la gloire.

Cher Monsieur,

Non, vos critiques ne me blessent nullement, et je tiens à vous exprimer d'abord le plaisir que j'ai à discuter avec vous.

Aux dernières séances de la Société de sociologie, j'ai demandé plusieurs fois à M. Worms pourquoi vous étiez absent. Croyez que, si tous les socialistes vous ressemblaient, je ne les aurais point traités de *visionnaires*. Aussi bien ai-je été un peu *léger* à leur endroit (si tant est qu'un sociologue puisse l'être) et, pour faire à vos observations leur juste part, je vous assure que, si je réédite cette fantaisie, ce qui est bien possible, je changerai les deux passages qui vous ont déplu. Je les changerai parce que, je le vois, ils donnent lieu à un malentendu ; et cela tient peut-être à ce que cette espèce de roman sociologique a été composé à une époque déjà ancienne. Or, en corrigeant les épreuves, j'étais pressé et n'ai eu le temps de faire aucune des retouches indispensables. Dois-je ajouter que dans cette composition un peu hybride, tout est alternativement mi-sérieux et mi-fantaisiste et que je voudrais bien qu'elle fût lue comme elle a été composée, en souriant... ?

La vérité m'oblige à dire, en effet, qu'en dessinant, moi aussi, mon utopie, ma Cité des Merveilles, j'ai peut-être trop cédé à l'attrait de l'étrange, au dégoût du raisonnable et du réel. Puisque ma psychologie vous intéresse, je vous avouerai que je sens bien la complexité et même les contradictions de ma nature, que j'en souffre aussi, mais ne parviens pas à les surmonter, et que ma seule prétention est de soustraire la logique de mes idées aux agitations de ma vie intérieure.

Loin de haïr la nature, je l'adore ; j'ai vécu à la campagne, dans la solitude la plus profonde, les meilleurs jours de ma vie. Je ne suis point un ascète, ni un platonicien dédaigneux des besoins matériels. Nul plus que moi ne ressent les souffrances populaires, et je n'ai pas de meilleurs amis que les paysans de mon village. Ce qui m'a éloigné de Karl Marx, outre l'erreur de quelques-uns de ses principes, c'est surtout la dureté de cœur et l'esprit de haine que je sens en lui. Mais le marxisme aura eu cette chance de se purifier, de s'échauffer, de s'ennoblir ; en traversant des âmes très supérieures à celles de son fondateur. Espérons qu'il sortira de là moins dangereux, bienfaisant peut-être?... Il me tarde de préciser un peu clairement ma position à l'égard du socialisme. Entre les socialistes et les économistes, j'ai marché vers un idéal qui m'a paru être

étranger aux uns comme aux autres. Toutefois, vous avez raison de remarquer malignement que j'ai été *très communiste* dans mon petit roman... Mais nous reparlerons de cela à la prochaine réunion de la Société de sociologie, si vous le voulez bien.

En attendant, cher Monsieur, veuillez croire à mes sentiments de réelle et sincère sympathie.

G. TARDE.

Si je me permets de publier cette lettre, ce n'est pas, on le voit, dans un intérêt de parti ou de doctrine. Comme socialiste, j'aurais bien des objections à lui faire ; je trouve surtout l'opinion exprimée par Tarde sur Karl Marx tout à fait injuste et erronée. Mais cette lettre, que d'ailleurs je ne m'attacherai pas à commenter, est très belle par un autre côté : elle est la preuve non seulement de bonté et de simplicité, mais surtout d'une *honnêteté intellectuelle* vraiment exemplaire de ce penseur inoubliable.

Casimir DE KELLÈS-KRAUZ,
Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.
